

Franca trotte à travers les salles de l'immense centre hospitalier de Dresden Eidenau, le bébé de trois mois dans les bras, quand elle s'entend l'interpeller. S'il vous plaît. L'infirmière s'immobilise, incertaine, lève les yeux vers l'homme qui lui barre le passage, un inconnu vêtu d'une combi écrue passe-partout. Un médecin ?

« Vous désirez ? Je m'excuse, mais je dois conduire ce garçon... »

L'homme lève la main, sourit.

« Justement, c'est précisément au sujet de ce jeune homme que je voudrais m'entretenir avec vous. Un orphelin, n'est-ce pas ? »

Franca hausse ses maigres épaules. Contre son sein, le bébé gazouille. Elle devrait passer son chemin mais, sans qu'elle puisse clairement se l'expliquer, cet inconnu souriant lui inspire confiance. Elle soupire.

« Orphelin, je l'ignore, mais c'est tout comme. Un bébé abandonné qui nous est arrivé par les filières habituelles. Si ce n'est pas malheureux. Nous allons... je dois aller le faire enregistrer à la nurserie. Ensuite...

— Justement, c'est l'ensuite qui me préoccupe. Il est important que ce bébé, pour des raisons que je ne peux vous expliquer, ait une enfance disons... normale, ce qui risque de ne pas être le cas s'il est livré aux circuits étatiques réservés aux orphelins abandonnés. C'est pourquoi, même si elle peut vous paraître surprenante, j'ai une proposition à vous faire : que vous gardiez cet enfant, que vous l'éleviez jusqu'à... disons, qu'il puisse voler de ses propres ailes. »

La petite italienne ouvre grand ses yeux.

« Le garder ? Qu'est-ce que vous entendez par là ? Ce ne serait pas légal. Je... je n'en ai de toute façon aucune intention. Et même si cela serait, je n'aurais pas les moyens de l'élever correctement...

— Vous en êtes sûr ? fait l'homme qui a élargi son sourire. Consultez votre compte crédit.

— Que je... mais pourquoi ? Qui êtes vous, d'abord ? »

L'homme ne répond pas, se contentant de la fixer de son insistant regard brun-vert. Complètement décontenancée, Franca active le mod de son poignet. Elle doit vérifier trois fois le chiffre qui s'y affiche. Elle a du mal à formuler ses mots.

« C'est vous qui... Je ne comprends pas. Pourquoi moi ?

— Vous êtes une femme seule, Franca Interlinghi. Vous avez perdu il y a sept ans un enfant en bas âge. Votre travail ici vous pèse. Vous êtes fatiguée. Vous vivez dans un domus de catégorie 4, à 150 kilomètres de cet hôpital où rien ne vous retient. Grâce à la somme qui vous a été versée, et sera renouvelée chaque année, vous pourrez avoir une existence plus paisible, plus agréable. Quant à la légalité, vous savez parfaitement qu'il vous est possible de faire une demande de garde agréée et qu'elle vous sera accordée. D'autres questions ? »

Franca ne sait plus quoi dire. Autour d'elle l'hôpital bruit de mille conversations, d'interpellations, du raclage sur le sol dallé des romobots qui s'entrecroisent, transportant du matériel ou des malades. Le bébé s'agite entre ses bras, déjà vigoureux, il lève vers le visage chiffonné de Franca de grands yeux interrogatifs. Un passant bouscule la petite infirmière qui referme un peu plus forts ses bras sur l'enfant. Elle ne sait pas quoi dire. Cette histoire est trop inattendue, trop brutale. Elle relève la tête pour une question encore, mais l'homme souriant qui lui a fait cette étrange proposition n'est plus là. Elle parcourt la foule d'un regard éperdu, elle ne le voit nulle part.

Il a disparu, comme un fantôme.

1.
2092
Le tsunami

J'ai aperçu la femme agrippée à la rambarde la terrasse de l'hôtel Liido Beach 4. Ou ce qu'il en restait. La première vague était passée comme une lame de rasoir, cisaillant les bâtiments à hauteur du second étage jusqu'au cœur de Mogadiscio, déjà ruinée par un siècle de troubles synthétisant tout ce que l'Afrique avait pu subir, en gros et en détail. Les rares arbres de ce qui restait de la plage rongée par le déferlement du tsunami s'étaient brisés comme des allumettes, les véhicules abandonnés avaient été charriés par les eaux loin dans les rues à angle droit de la capitale, s'amalgamant parfois en monticules disparates, jeux de constructions assemblés à la va-vite par des enfants maladroits. Mais ce n'était rien, rien du tout à côté de la réplique qui était en train d'arriver et que, de mon perchoir sur les ruines du bâtiment situé juste en face de l'hôtel, il me semblait déjà percevoir, vague ligne irisée, règle de mercure partageant l'horizon sous un ciel qu'on aurait pu croire scintillant de cendres voletantes mais en réalité crépi de gouttes d'eau en suspension.

Qu'est-ce que je pouvais faire ? Rien, naturellement. Ce n'était qu'une femme qui, dans quelques minutes, grossirait le nombre des victimes destiné à se chiffrer par dizaines de milliers. J'avais été envoyé à cet instant précis de l'Histoire non pas pour sauver ces gens d'ores et déjà condamnés, et même pas un, c'est quelque chose à ne pas faire, mais simplement pour recueillir, de la bouche d'un spécialiste de la tectonique des plaques, les renseignements précieux qu'il avait collationnés au sujet du présent cataclysme et qui, sans cette plongée, auraient été perdus à jamais. Lui-même, un Anglais du nom de Barry Sonnenfeld, disparaîtrait sous les flots. Ou, pour ce que j'en savais, y avait déjà disparu. À quoi servirait, deux cent ans plus tard, ce genre de renseignements concernant la poussée de l'Asie vers l'Afrique, je n'en savais rien et ce n'était pas mes oignons. Comment le patron avait-il su que Sonnenfeld et son équipe avaient fait une découverte apparemment primordiale mais qui n'était pas remontée jusqu'aux XXIII^e siècle, je n'en savais rien non plus. Et ce n'était pas mes oignons. Mes oignons, en étant projeté jusqu'à ce 17 septembre 2092, c'était de faire parler le gars. Ce que j'avais fait, sous l'identité factice d'un envoyé du CIDEP. Maintenant, le rapport chiffré était à l'abri de mon mod et y resterait au chaud jusqu'à ce que, dans une des chambres de torture de Transtemp, il y soit sucé jusqu'à la moelle. Parce que j'aurais bien incapable, de mémoire simple, d'en restituer le dixième.

Une brusque poussée de vent s'est plaquée dans mon dos, manquant me faire culbuter quinze mètres plus bas, dans la rue inondée. Je m'étais un peu trop approché du bord de la terrasse, que ne protégeait pas le moindre parapet. Un craquement prolongé a retenti sur ma gauche, la bourrasque avait fini d'arracher de son socle l'antenne radio déjà branlante qui surmontait le bâtiment. J'ai suivi des yeux la courbe ralentie de sa chute, persuadé que le pylône de ferraille rouillée tomberait dans les flots boueux qui moutonnaient en contrebas. Mais non, l'extrémité de l'antenne s'est abattue sur l'angle de la terrasse du Liido Beach où elle est restée accrochée, à vue de nez sur une portion de guère plus d'un mètre. La femme n'était qu'à une dizaine de pas. Elle a rampé vers la carcasse, dans l'intention probable de s'y agripper, de grimper dessus, et peut-être de tenter la traversée jusqu'à la maison d'en face, jusqu'à moi, car je savais bien qu'elle m'avait aperçu, comme en témoignaient les grands gestes des bras qu'elle avait fait dans ma direction, et auxquels je n'avais pas répondu. Qu'est-ce que je pouvais faire pour cette rescapée provisoire, hein ? Rien de rien, rien du tout. Nous, les saute-temps, les plongeurs, avons l'interdiction absolue de ramener un être vivant à notre époque, à cause des paradoxes que cela pourrait entraîner, avec des conséquences incalculables. C'est la loi d'airain de Transtemp. À moins naturellement que la récupération d'un individu du passé ait été décidée en haut lieu après de très complexe calculs de probabilité. Ce qui à ma connaissance n'était encore jamais arrivé.

À douze ou treize mètre de moi, là-bas, de l'autre côté du monde, la femme, qui s'était redressée, a chuté en avant. Pour la première fois, j'en pensai qu'elle pouvait être blessée. J'ai à peine hésité, et j'ai activé ma vision biotélescopique. La femme a bondi en avant. Subjectivement, il m'a semblé que je

n'aurais eu qu'à tendre le bras à travers les barreaux disjoints de ce qui avait été une terrasse panoramique pour la toucher. Et j'avais vu juste : sa cuisse gauche montrait une large plaie ensanglantée, qui partait d'en dessous de l'aîne pour se prolonger presque jusqu'au genou. Si je pouvais aussi bien discerner sa blessure, c'est qu'elle ne portait qu'une tunique ou une robe blanche tachée de sang, lacérée en plusieurs endroits, et qui pendait sur son corps en n'en cachant presque rien. Je ne sais pas combien de temps je suis resté immobile à la détailler à travers ma vision +. Pas plus de quelques secondes, certainement, mais qui m'ont paru duré des minutes entière alors que le vent mugissait à mes oreilles et que les brindilles et autres scories qu'il entraînait dans son souffle me flagellaient, comme autant de coups de griffes émoussées d'un chat ne cherchant encore qu'à jouer.

Je venais de me rendre compte de deux choses. Dans mon esprit distrait, j'avais jusque-là identifié cette réfugiée à une femme. Or il s'agissait d'une toute jeune fille, seize ans, peut-être dix-sept ou dix-huit — même si, plus tard, j'apprendrai l'avoir rajeunie de quelques années. L'autre fait se résumait à un mot : elle était belle, extraordinairement belle. Grande certainement, grande et mince, des jambes d'un galbe qui aurait pu appartenir à la plus parfaitement modelée des holotesses, un buste menu, des seins en pommes haut placés dont je pouvais discerner les pointes imprimées dans la toile de sa tunique, des épaules... Mais c'est son visage, surtout, qui m'a fasciné. Un visage d'un doux ovale sous une masse de cheveux très sombres que la bourrasque emmêlait, avec des pommette bien marquées, un nez fin et droit, des lèvres joliment ourlées, des yeux dont je n'ai pu véritablement saisir la couleur, entre le doré et le vert d'eau dormante. Quant à la couleur de sa peau, elle était tout aussi indéfinissable, un bronze clair à reflets acajou. Cette inconnue qui se cramponnait à la rambarde d'un hôtel en perdition d'un siècle avalé par le temps était sale, elle était épuisée, elle était effrayée, éperdue, blessée. Et c'était la plus belle fille que j'eus jamais vue. Un cliché sans doute mais, dans l'instant, c'était pour moi une évidence. J'avais l'impression qu'elle me fixait droit dans les yeux alors que, avec la distance qui nous séparait, je ne devais être pour elle qu'un type en saharienne debout sur la terrasse de l'immeuble d'en face, un type qui n'avait pas fait un geste de reconnaissance dans sa direction. J'ai vu sa bouche s'ouvrir, pour un appel sûrement, que le vent a dispersé. À cet instant précis, et même si c'était parfaitement illogique, j'ai été envahi par la certitude que cette fille, je la connaissais. D'où ? De quand ? Cette pensée perturbante s'est effacée au bout de quelques secondes, mais ces quelques secondes ont suffi pour que je prenne la seule décision valable. Comment se prennent les décisions ? Elles se prennent, c'est tout, sans que l'on ait à réfléchir. Et c'est aussi bien, sinon on ne les prendrait pas.

J'ai tourné la tête vers la gauche, revenant à ma vision normale. La règle de mercure avait enflé, elle était devenu une barrière d'acier, une muraille solide frangée d'une dentelle d'écume qui grandissait, qui se précipitait vers la côte, vers moi, vers nous, accompagnée d'un bruissement composite semblable à ce que pourrait produire un rouleau compresseur broyant sereinement sur son passage un magma de verre et de ferraille. Dans moins d'une minute, la seconde vague, la pire, s'abattraît de toute la hauteur de ses trente mètres sur ce qui restait de Mogadiscio, pour d'étaler en s'aplatissant jusqu'à cent kilomètres à l'intérieur des terres, emportant tout sur son passage. Mais dans moins d'une minute — impossible d'être plus précis à quelques dizaines de secondes près — la fronde viendrait me cueillir dans sa louche de lumière et m'emporterait là d'où je venais. Ou plutôt de quand je venais.

Mes nerfs, mes muscles ont réagi avant que mon cerveau de leur en donne l'ordre. Je me suis vu courir vers le la base du pylône renversé, je me suis vu y grimper, je me suis vu entamer la traversée, à quatre pattes, résistant comme je pouvais au vent qui ne cessait de forcer, les billes d'eau salée qu'il transportait éclatant sur ma peau et mes vêtements comme autant de glaçons d'une grêle horizontale. Je ne sais pas comment j'y suis arrivé mais j'ai atteint la terrasse de l'hôtel sans m'être viandé dans le torrent boueux qui raclait les parois en contrebas. J'ai sauté de mon échafaudage brinqueballant, la jeune fille était à deux mètres de moi, recroquevillée contre la balustrade. J'ai tendu les bras, je lui ai dit qu'elle n'avait plus rien à craindre, j'étais là. Elle a levé vers moi des yeux incompréhensifs, j'ai compris que, dans ma hâte, je m'étais exprimé en allemand. Alors j'ai répété, en anglais cette fois :

« *Keep quiet! Nothing to fear. You are saved. You are coming with me ...* »

Et je l'ai prise dans mes bras pour la plaquer contre moi. Elle s'est crispée sans vraiment se débattre, sans imaginer non plus que, si j'agissais ainsi, c'était pour que la fronde nous cueille ensemble alors

qu'elle viendrait me prendre pour me projeter deux siècles plus tard. Proche, si proche qu'elle était déjà presque sur nous, la vague terminale grondait avec un bruit d'avalanche. La jeune fille tremblait de tous ses membres, ses mains crispées sur mes omoplates, ses cuisses pressées contre les miennes. Je pouvais humer l'odeur composite qu'elle dégageait, sueur piquante, urine, et cette acidité si particulière qu'exsude la peur. Mais cela n'a duré que quelques secondes. Mon épiderme a commencé à crépiter, l'intense lumière blanche nous a enveloppés. Je crois que la fille a crié, et déjà nous nous sommes retrouvés dans la glacière. Comme d'habitude j'avais l'impression d'avoir été retourné comme une chaussette, et j'ai dû lutter pour résister à mon envie de dégueuler. Sous le choc du transfert la fille s'était évanouie. J'ai refermé plus fortement encore mes bras autour de son buste mince pour qu'elle ne glisse pas au sol. Nous étions nus tous les deux puisque nos habits, qui ne peuvent faire le voyage avec notre enveloppe de chair, s'étaient dissous dans le néant. C'est à ce moment que la porte du module s'est déverrouillée pour s'ouvrir en grand sur la silhouette d'Aloïsius Bertram. Son visage étant plus qu'à moitié serti de fibres de carbone et ce qui lui sert d'organe de vision réduit à la fente rougeoyante du servochamp, il est toujours difficile de deviner son expression. Cependant, en cette circonstance, je n'avais pas besoin de décrypter ce qui s'inscrivait sur son absence de figure pour comprendre qu'il s'agissait de la fureur la plus brute.

“Qu'est-ce que tu as fait, Roberto ! a-t-il glapi de sa voix de crécelle rouillée. Qu'est-ce que tu as fait ?”

À travers ses cheveux emmêlés, j'ai posé les doigts de ma main droite sur la nuque de la jeune fille et j'ai doucement remonté sa tête que j'ai appuyée contre mon épaule. Elle a frémi, ses paupières ont battu. Ce que j'avais fait? Au mépris des lois de Transtemps, j'avais sauvé de la mort Aminata Sebestyanos, qui deviendrait, qui était déjà mon amour pour toujours.